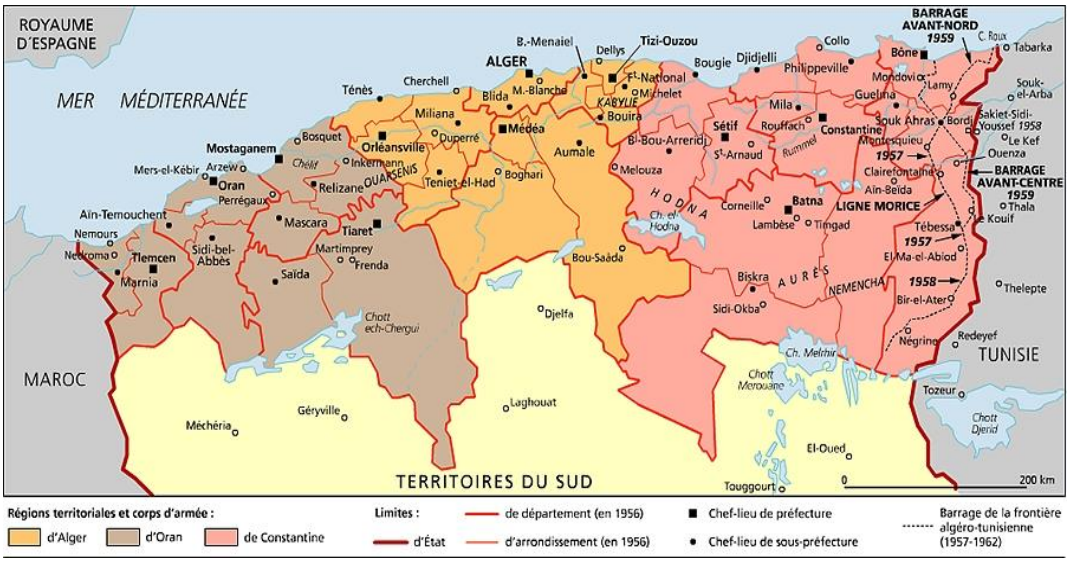
INFO 1028 L'ALGERIE de l'Antiquité

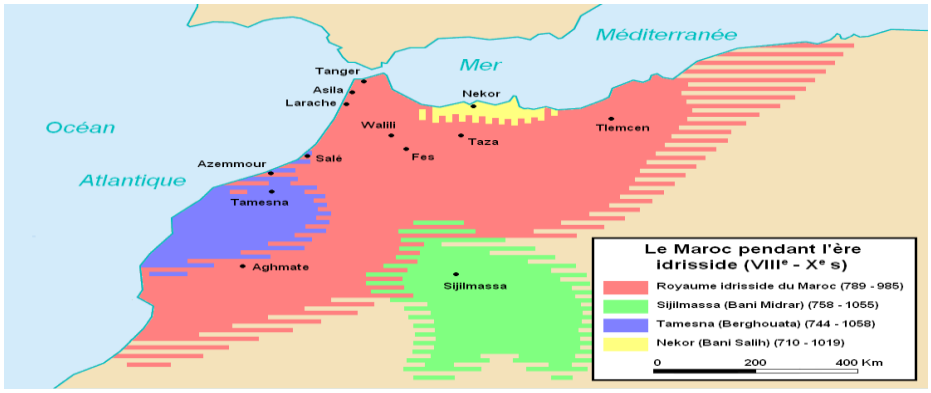
L'ALGERIE de l'Antiquité à 1830

L'histoire de l'Algérie dans l'Antiquité commence avec la colonisation phénicienne, puis carthaginoise, avec plusieurs comptoirs de la côte méditerranéenne et se poursuit avec les premiers royaumes berbères, qui ont laissé des écrits en tifinagh. Ceux-ci sont principalement d'abord ceux des Gélules au sud de la région, puis ceux des Garamantes et finalement des Numides. Puis viennent les Romains, les Vandales ariens et les Byzantins orthodoxes. La conquête musulmane du Maghreb au 7ème siècle met fin à la période antique.

Partie centrale du Maghreb baignée sur 1 200 kilomètres par la Méditerranée, ce berceau des cultures antiques, régions antithétiques avec un partage du territoire par : -
L'Algérie maghrébine, méditerranéenne par son climat et sa biogéographie, alpine par les chaînes de l'Atlas tellien ;
-L'Algérie saharienne, arrière-pays de climat désertique, appartenant au vieux socle africain, est l'un des plus grand pays d'Afrique avec une superficie de 2 293 00 km².



L'histoire de l'Algérie se caractérise par une grande instabilité qui a composé ce pays, soumis pendant près de 30 siècles aux fluctuations des invasions ; pays dont la physionomie reste complexe. Déjà peuplée de Berbères avant les temps historiques, l'Algérie est successivement dominée par les commerçants carthaginois, qui repoussent ses rois Numides à l'intérieur des terres, par les Romains, qui, lui apportent avec la prospérité, les nombreux témoignages de leur génie bâtisseur, par les Arabes (710), dont les luttes intestines la morcellent en émirats que menaceront les puissantes dynasties marocaines (Almohades, puis Mérinides).



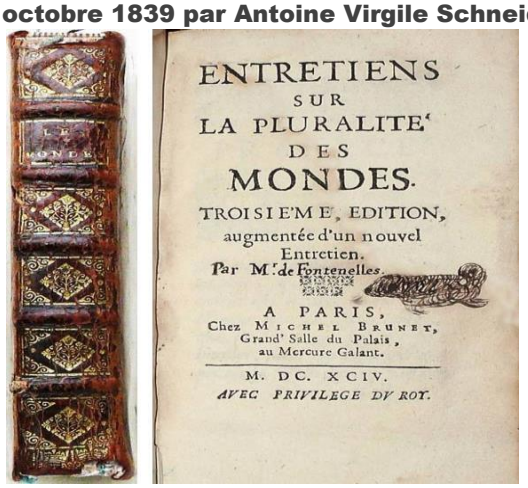


NDLR : Cette carte démontre que, notre compatriote et ami, Boualem Sansal a raison !

« Une procédure pénale est ouverte contre lui pour « atteinte à l'unité nationale et il a été condamné à 5 ans d'emprisonnement ». Cela serait lié à de récentes déclarations faites au média d'extrême droite Frontières, dans lesquelles il reprend la position du Maroc selon lequel son territoire aurait été tronqué, durant la colonisation, au profit de l'Algérie : « Quand la France a colonisé l'Algérie, toute la partie ouest de l'Algérie faisait partie du Maroc : Tlemcen, Oran et même jusqu'à Mascara. Toute cette région faisait partie du royaume ».

L'histoire de l'Afrique du Nord « Djezirat el-Maghreb » l'île du couchant :

Le nom d'Alger est une déformation française du catalan (*Alguère*). L'appellation Algérie provient du nom de la ville d'Alger. Étendu pour désigner l'ensemble du pays conquis depuis Alger, le nom Algérie, utilisé pour la première fois en 1686 par Fontenelle dans Entretiens sur la pluralité des mondes, est officiellement adopté le 14 octobre 1839 par Antoine Virgile Schneider, ministre de la Guerre.


ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITE'
DES
MONDES.
TROISIE'ME, EDITION,
augmentée d'un nouvel
Entretien.
Par M.r de Fontenelles.
A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET,
Grand' Salle du Palais,
au Mercure Galant.
M. DC. XCIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

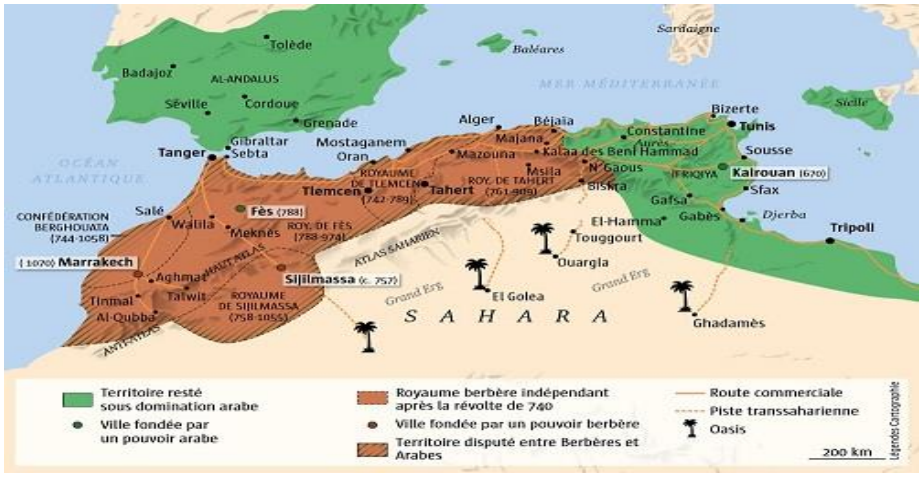

Galerie historique des bulletins de la Grande Armée.

Antoine Virgile SCHNEIDER (1779/1847)

En 1839, le territoire conquis par la France sur les Ottomans reçut le nom d'Algérie. Son parrain était le général Schneider, alors ministre de la Guerre dans le deuxième gouvernement Soult qui, le 14 octobre 1839, dans une instruction au maréchal Sylvain-Charles Valée (1773-1846) gouverneur général de l'Algérie écrivit :

«Jusqu'à ce jour, le territoire que nous occupons dans le nord de l'Afrique a été désigné dans les communications officielles soit sous le nom de *Possessions françaises dans le nord de l'Afrique*, soit sous celui d'*Ancienne régence d'Alger*, soit enfin sous celui d'*Algérie*. Cette dernière dénomination plus courte, plus simple et en même temps plus précise que toutes les autres (…) a semblé dorénavant prévaloir (…) je vous invite en conséquence (…) à substituer le mot Algérie aux dénominations précédentes».

Le nom de « berbère » est issu du mot barbarus, par lequel les Grecs, puis les Romains, désignaient tout peuple dont ils ne comprenaient pas la langue, et qui ignoraient les coutumes et la civilisation gréco-romaines. Par la suite, les Romains ont maintenu l'usage du mot « *Berbères* » pour désigner les peuples d'Afrique du Nord qu'ils n'ont jamais réussi à soumettre totalement, même après la prise de Carthage. Chaque région du Maghreb étant constituée de plusieurs tribus dont notamment les grandes confédérations Sanhadja, Zénète, Masmouda et Luwata. Chaque tribu est décomposée en des sous-tribus, dont chacune dispose d'une indépendance territoriale et décisionnelle.



Les Berbères ou Amazighs, dits les « *hommes libres* », sont les plus anciens habitants de l'Afrique du Nord.
Les Kabyles sont une des ethnies qui composent le peuple berbère, un peuple réparti dans neuf pays différents.
Les Kabyles sont des Algériens constituant un peuple et un groupe ethnique à part entière. Ils forment depuis le 19ème siècle le plus important groupe berbérophone en Algérie. Les Kabyles algériens peuplent les montagnes du Djurdjura, des Bibans et des Babors, ainsi que le littoral de ces régions.
L'origine des Kabyles :

Dérivé de l'arabe « Qabail » qui signifie « tribu », le terme « Kabyle » est créé par les colons français pour désigner les populations des régions montagneuses d'Algérie. Au milieu du 19ème siècle, les Français venus prendre possession de l'Algérie éprouvent en effet le besoin d'identifier les différentes populations des régions algériennes. Ils empruntent alors à la langue arabe le terme « Kabyle » pour désigner ces peuples montagnards possédant des noms différents selon les tribus auxquelles ils appartiennent.
Le terme « Kabyle » pouvait ainsi désigner à l'époque les habitants des Aurès (montagnes du Nord-est de l'Algérie) autant que les Algériens des massifs montagneux de l'Ouest. Au fil de l'histoire, ce mot a fini par se limiter aux peuples berbérophones de Kabylie, petite région du nord de l'Algérie.

De nos jours, les Kabyles représentent un groupe géographique et ethnique à part entière, et regroupent l'ensemble des populations parlant la langue Kabyle.
Les Kabyles sont aujourd'hui répandus au-delà de la Kabylie, notamment à Alger, à Oran, à Constantine, mais aussi en France parmi la diaspora algérienne.

Les Berbères n'ont pas d'unité ethnique. Leur lien est la langue. Les uns sont sédentaires, les autres des nomades surtout dans le Sud. Leur mode de vie était par conséquent fort diversifié. Ceci peut déjà exprimer le manque de cohésion qu'ils montreront dans leur histoire.

On différencie les Berbères des Arabes par leur langue, le tamazight. Cette langue à dominante orale varie selon les régions et les populations berbères. Ainsi, les Kabyles ont leur propre langue : le kabyle.

En Algérie, environ 25 % de la population peut être considérée comme berbère, car elle parle un dialecte berbère. Les deux tiers des Berbères d'Algérie sont des Kabyles, soit 15 % de la population algérienne. La plupart des Berbères vivent en Afrique du Nord : au Maroc, en Algérie, en Tunisie et en Libye, mais aussi au Niger, au Mali, en Mauritanie, au Burkina Faso et en Égypte. La grande majorité d'entre eux sont musulmans. Retracer leurs origines est un sacré voyage. On retrouve même des Berbères dans les îles Canaries ! Même s'ils sont intégrés dans leurs pays respectifs, les berbères peuvent avoir des revendications communautaires. Par exemple, en Algérie, le Nouvel An berbère a été reconnu comme un jour férié en 2018.
Les Kabyles et les autres ethnies berbères ne parlent pas la même langue. Le kabyle est, en fait, une variante du berbère. Le kabyle est tout de même parlé par cinq millions de personnes en Algérie. Dans le même pays, on peut rencontrer des Berbères qui ne parlent pas la même langue. Rien qu'en Algérie, on trouve, par exemple, le kabyle, le chaoui, le tashalite, le chenoui, le mozabite, le touareg, le chelha, le tagargrent, le zenète et le tachelhit.
Curieusement l'Algérie n'acquiert une certaine autonomie que sous les Turcs, dont les Algérois avaient sollicité en 1516 l'aide des corsaires afin de chasser de leurs ports les Espagnols. C'est l'époque de la Régence d'Alger (1520/1830), au cours de laquelle la tutelle du pays est placée sous l'autorité d'un pacha, puis confiée à un dey élu par la milice algéroise. C'est aussi l'âge d'or de la guerre de course qui, mettant en péril le trafic européen en Méditerranée, servira plus ou moins de prétexte à la France pour intervenir militairement en 1830….

<u>Auteur</u> : M. DUVAL Jules (Source Gallica)

Période mythologique **: Mentionnant simplement les mythes antiques d'Atlas et des Hespérides ; rappelons encore la légende un peu plus précise d'Hercule le Libyen qui, dans le cours de ses aventures héroïques, fut abandonné sur un point de la côte africaine par vingt de ses compagnons : ceux-ci choisirent l'emplacement d'une ville et l'entourèrent de murailles, et afin que nul ne pût revendiquer l'honneur exclusif de sa fondation, ils la nommèrent du nom de ses fondateurs ICOSIUM, en grec ICOSION, destinée à devenir trente à quarante siècles plus tard la moderne Alger.**

Période de Libyque **: Aussi loin que l'histoire remonte dans les siècles passés, elle trouve la partie de l'Afrique septentrionale, qui est aujourd'hui l'Algérie, occupée ou parcourue par des peuples que l'antiquité nomme Libyens ou Numides, auxquels se joignent bientôt des Maures à l'Ouest, des Gélules au Sud ; les uns et les autres subdivisés en une multitude de tribus éparses dans tous les points du pays, menant la vie agricole dans les plaines rapprochées du littoral, livrées ailleurs à la vie nomade. La science moderne rattache tous ces peuples à la race Berbère, qu'elle considère, sinon comme autochtone, du moins comme première occupante. Que cette race descende de Sem, suivant l'opinion commune qui voit en elle une sœur ainée de la race Arabe, ou de Chanaan, fils de Cham, suivant l'opinion de son principal historien, Ibn-Khaldoun.**

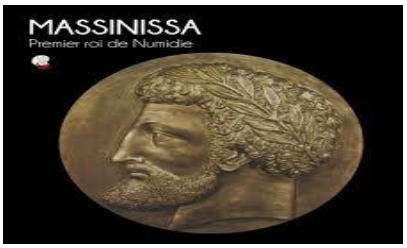


IBN KHALDOUN (1332 Tunis/1406 Le Caire)

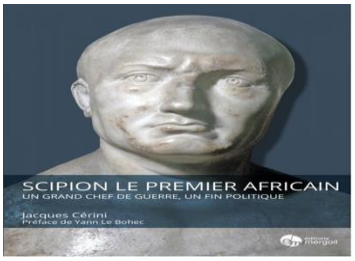
C'est un point mal éclairci encore ; mais il paraît certain que son nom lui vint de l'un de ses premiers pères, Berr, qui eut deux fils : Madghis ou Madrès et Bernès. De ces deux rejetons naquit une nombreuse postérité qui se dispersa dans toute la région atlantique.

Période Carthaginoise **: A des époques indéterminées, les Phéniciens, qui avaient fondé Carthage dans la contrée qui est aujourd'hui l'Etat de Tunis, avancèrent vers l'Ouest et établirent sur le littoral des comptoirs ou escales (*emporia*) qui en grandissant devinrent des ports et des villes de commerce. Outre le trafic local qui enrichissait Carthage, ces postes assuraient la navigation du peuple marchand, sur tout le littoral jusqu'aux colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), au-delà desquelles Hannon alla même fonder de nouvelles colonies sur les plages occidentales. Quand les négociations pacifiques ne suffisaient pas, la force des armes triomphait des résistances. Les noms et les vestiges de quelques-uns de ces anciens établissements puniques ont survécu à travers plus de 25 siècles.**

Période Romaine **: Les guerres de Rome contre Carthage avaient appris à la reine de l'Italie le chemin de l'Afrique. Pour se rendre maître de la cité phénicienne, les généraux romains tendirent une main amicale d'abord aux peuples qui étaient ses sujets ou ses voisins, et de proche en proche ils protégèrent, puis soumirent les tribus indépendantes. Ils s'engagèrent ainsi dans une suite de négociations et de campagnes qui ont rendu célèbre les noms de Scipion, de Sylla, de Metellus, de Marius, de César chez les Romains ; de Syphax, de Massinissa, de Micipsa, de Bocchus, de Jugurtha, chez les Africains.**



MASSINISSA (238 avant JC)/148 avant JC)



SCIPION (236 avant JC) /(183 avant JC)

Aux alliances des premiers temps succédèrent bientôt des liens d'une dépendance étroite, d'abord sous l'apparence de royautés indigènes simplement protégées par Rome, bientôt après sous une annexion intime des contrées conquises, à titre de provinces romaines. Le temps des alliances fut signalé par le long règne de Massinissa, dont les Etats furent agrandis par la donation que lui firent les Romains de ceux de Syphax, leur ennemi commun, dont Cirta (*Constantine*) était la capitale. Les peuples gouvernés par le roi Numide jouirent d'une grande prospérité, grâce à ses efforts, pour tourner vers l'agriculture et les arts, de la paix ses nomades et barbares sujets.
Il prépara ainsi l'œuvre d'unité et de civilisation que les Romains auraient plus tard à accomplir. Pendant 60 ans d'une administration énergique et éclairée les campagnes se couvrirent de cultures florissantes, les villes s'enrichirent de constructions nouvelles, se peuplèrent et s'agrandirent. Cirta, devenue la capitale de Massinissa, s'embellit encore sous son successeur Micipsa, qui fit venir dans cette ville une colonie de Grecs.

A l'ombre de la paix, Rome substitua peu à peu, le long des côtes, son commerce et sa marine et à la marine de Carthage. Bientôt elle put revendiquer comme sienne, mare nostrum, la Méditerranée qui baignait, au nord et au sud, des rives amies. Quelques colonies italiennes, peu importantes d'abord, mais destinées à grandir, implantaient sur le sol Africain l'usage de la langue latine, et ouvraient avec les peuplades indigènes des relations indispensables au développement de la puissance Romaine. Ainsi se consolidait et s'étendait de tous points l'influence de l'Italie en Afrique, quand les tentatives de Jugurtha pour relever l'indépendance Numide permirent à Rome de faire un pas de plus dans la domination de l'Afrique septentrionale.



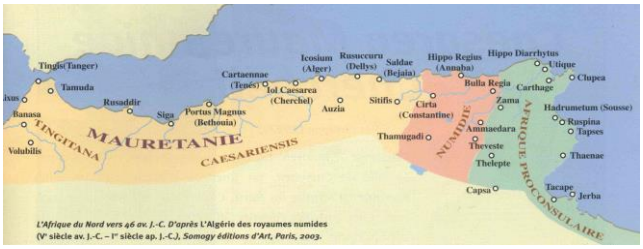
JUGURTHA (160 avant JC)/104 avant JC)



JUBA II (46 ou 48 avant JC)/(23 après JC)

A la défaite de Jugurtha (104 avant Jésus-Christ) commencèrent les annexions territoriales entremêlées aux royautés indigènes et vassales. Dans le premier partage qui suivit la victoire, la République se contenta de joindre à la province proconsulaire qu'elle administrait déjà directement, c'est-à-dire à l'ancien territoire de Carthage, quelques cantons limitrophes qui appartenaient à la Numidie. Du reste des Etats de Jugurtha elle fit deux parts qu'elle donna : l'une, celle de l'Ouest, à Bocchus, beau-père de Jugurtha, pour le récompenser d'avoir trahi et livré

son gendre ; l'autre, celle de l'Est, aux petits-fils de Massinissa. Dans les temps qui suivirent, l'Afrique continua de s'organiser, en recevant de l'activité Romaine une heureuse impulsion. De petites colonies, des municipes se multiplièrent en divers lieux et montrèrent aux indigènes la puissance du travail et de l'intelligence.
La guerre civile qui éclata en Italie après l'usurpation de César, prit l'Afrique pour un de ses champs de bataille. César vint y combattre les restes du parti qui, sous les ordres de Métellus Scipion, et assisté de Juba 1er, roi de la Mauritanie, défendait les anciennes institutions de Rome. En vain les innombrables cavaliers de Juba s'unirent aux dix légions républicaines : César triompha partout, s'empara de Leptis et de Cirta, et anéantit enfin à Thapsus (46 avant J.C) les forces de ses adversaires. La mort de Juba fut suivie de l'annexion de la Numidie toute entière à la province romaine de l'Est, dont l'administration fut livrée au célèbre historien Salluste. Les royaumes de l'ouest, qui étaient restés au pouvoir de Bogud et de Bocchus, furent par celui-ci légué à l'empire (33 avant JC). Réunis d'abord en une seule province directement régie par Rome, ces Etats, qui devaient porter plus tard les noms de Mauritanie Césarienne et Tingitane, constituèrent de nouveau, quelques années après, un royaume qui fut donné par Auguste à Juba ll, prince éclairé, dont l'éducation romaine semblait une garantie de fidélité. Juba accomplit dans la Mauritanie la révolution pacifique et progressive dont Massinissa avait donné l'exemple dans la Numidie.



Pendant un demi-siècle il embellit sa capitale Julia Caesaréa (*Cherchell*) de tous les monuments de l'art et des richesses du luxe. Rendus heureux par ses talents et ses goûts pacifiques, ses peuples reconnaissants l'aimèrent de son vivant et le déifièrent après sa mort. Les étrangers eux-mêmes s'associèrent à leur admiration : Carthage lui éleva un monument ; Cadix l'élut décemvir ; Athènes lui dressa une statue.
Familier avec toutes les sciences de son temps, il avait composé un grand nombre d'ouvrages dont il ne reste que des fragments. Il mourut l'an 23 de Jésus-Christ. Son fils Ptolémée, qui hérita de son pouvoir, périt en l'an 40 de JC sous l'empereur Caligula.

A partir de cette époque, la Mauritanie fut annexée à l'empire et releva directement des gouverneurs romains. Dans cette nouvelle condition la population italienne en Afrique s'accrut rapidement ; les colons affluèrent aussi de la Gaulle et d'Espagne. Au commencement du règne de Vespasien (69), la Mauritanie Césarienne comptait 13 colonies romaines, 3 municipes libres, 2 colonies en possession du droit latin, et une jouissant du droit italique.

Au temps de Pline (100/115), la Numidie possédait 12 colonies romaines ou italiques et 30 villes libres ; sans compter les villes tributaires que renfermaient ces deux provinces. La domination romaine se maintint dans l'Afrique du Nord pendant quatre siècles, gravant en traits impérissables, sur tous les points du sol, l'empreinte immortelle de son génie d'organisation, de gouvernement et d'architecture. Au sud, ses limites atteignirent la région saharienne, à près de 400 lieues (1931 km) du littoral, au moins du côté de la Numidie. De nombreuses routes sillonnèrent le pays en tous sens ; et des forts des villes enserrèrent le peuple vaincu dans un réseau serré de garnisons. Nos soldats n'ont pas abordé un sommet, une gorge, un col de montagne, ils n'ont pas campé sur un point stratégique, qu'ils n'aient reconnu que les aigles romaines les y avaient devancés. Ce n'est qu'au midi de la Mauritanie que nous avons dépassé les Romains, en avançant dans le Sahara algérien à des distances qu'ils ne paraissent pas avoir atteintes.

Cette domination fut souvent troublée par les insurrections des peuples indigènes, vaincus par la force plutôt que soumis à l'autorité. Une des premières et des plus sérieuses fut celle que suscita le berbère Tacfarinas qui, après avoir servi dans les légions romaines, déserta, et entraîna dans une révolte générale les populations qui occupaient alors le centre de l'Algérie actuelle. Surpris de nuit dans son camp, il fut tué avec une grande partie de ses troupes, l'an 25 de Jésus-Christ après avoir, pendant huit ans, tenu en échec les forces romaines.

Un autre soulèvement éclata sous le règne de Claude (41-54 de JC), à l'instigation d'Aedemon, affranchi de Ptolémée fils de Juba, qui voulait venger la mort de son maître, assassiné par ordre de Caligula : une grande partie des tribus de l'intérieur entrèrent dans la lutte. Dans cette guerre les armées romaines s'avancèrent au-delà de l'Atlas, et construisirent dans les hautes vallées de l'intérieur une ligne de garnisons destinées à protéger contre les incursions des nomades les établissements que multipliait la civilisation de Rome.

Sous le règne d'Antonin le Pieu (138-161), les Mauritanies paraissent avoir été le théâtre d'une insurrection générale dont les détails et les caractères ne sont pas bien connus ; mais le danger sembla assez grave pour nécessiter la substitution au proconsul en toge d'un légat propréteur investi de tous les pouvoirs.

En 227 une révolte éclata contre l'autorité romaine parmi les Quinquegentiens, confédération de cinq tribus berbères, dont le nom véritable est masqué par cette appellation latine : comme ils habitaient le mont ferratus (*le Djurdjura*), on doit y reconnaître les ancêtres des Zouaoua de nos jours, d'où sont venus les premiers Zouaves. L'insurrection dut être redoutable, puisque ce fut l'associé de Dioclétien au trône, Maximien Hercule, qui vint en personne conduire la guerre. Les montagnards vaincus furent en partie transplantés dans le sud, probablement jusque dans le Sahara. Parmi les changements administratifs qui suivirent le triomphe des armes romaines, il faut constater le partage de la Mauritanie Césarienne en deux, l'une conservant le nom de Césarienne et l'autre empruntant à son chef-lieu Sitifis (*Sétif*), le nom de Sitifienne ; toutes les deux régies par un praeses.

La nouvelle organisation ne maintint pas longtemps en Afrique la paix et l'ordre. Une révolte excitée par Alexandre, paysan pannonien, qui aspirait à l'empire, devint pour Maxence, maître du pouvoir, l'occasion de déployer contre Cirta (*Constantine*), où le prétendant s'était enfermé, des rigueurs inouïes. Les ruines que la guerre y avait entassées ne devaient être relevées, et la ville recouvrer son antique splendeur, que des mains des vainqueurs, Maxence et Constantin, qui en firent une ville nouvelle et lui donna son nom (*Constantine*).

En 372, Firmus leva encore le signal de l'insurrection. Fils du Berbère Nubel, un des chefs du Djurdjura, il rallia autour de lui les Quinquegentiens, qui imitèrent de proche en proche les masses berbères de la Numidie et de la Mauritanie, irritées contre le gouvernement tyrannique et spoliateur du comte Romanus. Dans le premier élan de l'indépendance, Firmus posséda un instant ces provinces presque entières et réduisit Césarée en cendres.

L'empereur Valentinien envoya contre lui le général comte Théodose qui, partant secrètement d'Arles, aborda le littoral de Djidjelli, gagna Sétif, y établit sa base d'opérations, et engagea aussitôt une lutte qui tourna à son avantage. Découragé par des échecs successifs, Firmus demanda la paix et l'obtint ; il remit, outre des otages, la ville d'Icosium, ainsi que les enseignes, la couronne sacerdotale et tout le butin qu'il avait fait. Mais sa soumission forcée dura peu. Il s'engagea de nouvelles aventures de guerre qui se terminèrent par sa fin tragique. Se voyant trahi par son allier Igmazen, chez lequel il s'était réfugié, il se pendit, et son cadavre seul put être livré aux Romains.

Gildon, son frère, n'avait pas pris part à la révolte, et en considération de sa fidélité, l'empereur Théodose, fils du général dont nous venons de parler, le nomma grand maître des deux milices, infanterie et cavalerie. Enhardi par la division de l'empire, qui s'accomplit sous Arcadius et Honorius, Gildon renouvela les tentatives de Firmus. Les Romains lui opposèrent son frère Mascezel, qui avait suivi leur fortune. Bien que celui-ci n'eût à opposer que cinq à six mille soldats aux bandes numides évaluées au chiffre de soixante-dix mille hommes, Mascezel triompha.

Gildon, tombé aux mains de son vainqueur, fut, suivant la barbare coutume romaine, donné en spectacle au peuple, et jeté en prison : il se préserva de nouvelles insultes en s'étranglant de ses propres mains. Mascezel ne jouit pas d'une victoire remportée sur son frère et sa patrie. A son retour à Milan, devenu l'objet de la suspicion de ses maîtres, il fut, sur l'ordre de Stilicon, ministre d'Honorius, jeté à l'eau par-dessus un pont, et noyé. Les décrets impériaux déployèrent contre les complices présumés de Gildon une rigueur implacable.

Trente ans environ plus tard, en 426, au moment où la domination proconsulaire allait expirer entre les mains du comte Boniface, qui fut le dernier gouverneur de l'Afrique romaine, le vieux levain Berbère fermentait encore, et le général dut réprimer une nouvelle et dernière insurrection, avant de se porter à la rencontre des Vandales qui, traversant le détroit de Gibraltar, venaient de débarquer à Tanger, en 428.

Avant de quitter la période Romaine, résumons les principaux traits de l'organisation administrative pendant cette longue durée. Grande préfecture d'Italie. – Diocèse d'Afrique (Capitale Carthage), divisé en 6 provinces :
1/ Tripolitaine ; métropole, grand Leptis.
2/ Byzacène ; métropole, Byzacium.
3/ Afrique proconsulaire ; métropole, Carthage.
4/ Numidie ; métropole, Cirta (Constantine).
5/ Mauritanie Sitifienne ; métropole, Sitifis (Sétif).
6/Mauritanie Césarienne ; métropole, Césarée (Cherchell).

La Maurétanie tingitane dépendait du diocèse d'Espagne, lequel se rattachait à la préfecture des Gaules ; sa métropole était Tingis (*Tanger*)
Le préfet du prétoire d'Italie commandait à l'administrateur du diocèse d'Afrique, nommé d'abord proconsul, puis vicaire, qui avait sous ses ordres deux consulaires, pour les provinces de Byzacène et de Numidie. Trois présidents, pour la Tripolitaine et les Mauritanies sitifienne et césarienne.

Entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire la séparation était complète. Les commandants supérieurs de la cavalerie (*magister equitum*) et de l'infanterie (*magister peditum*) avaient sous leurs ordres des chefs sédentaires qui portaient le titre de comtes (*comites rei militaris*, *comites militum*) ou de ducs (*duces militum*).

Quant à l'administration de la justice et des finances, elle était à peu près la même que dans toutes les autres parties de l'empire. Des fonctionnaires de même titre et de même ordre que ceux d'Italie étaient chargés d'emplois équivalents.
Un gouverneur civil présidait à toute l'administration : Auprès de lui se trouvaient trois employés supérieurs (*primates officiorum*) : Le *princeps* ou *primicerius*, le cornicularius, le *commentariensis.*
Le *Princeps* dirigeait les bureaux du gouverneur : c'était en quelque sorte un secrétaire général. Les deux autres primats étaient les premiers fonctionnaires des bureaux de justice. Un *numerarius*, ou trésorier, dirigeait les finances.

Les impôts, sous les noms d'*indiction* et de *capitation,* étaient perçus par les collecteurs des cités et passaient par les mains des préposés du Trésor ou receveurs provinciaux ou des *comtes des largesses* pour arriver dans celles du Ministre du trésor public.

On comprend que pendant une période de quatre siècles, l'organisation romaine ait subi de nombreux et notables changements. Nous l'exposons ici au moment de la plénitude du pouvoir impérial soit en Europe, soit en Afrique.

***PERIODE VANDALE*: Le comte Boniface, dont nous avons mentionné les services, fut la cause première de l'invasion des Vandales en Afrique. Irrité de voir accueillir à la cour impériale les calomnies de ses ennemis, près d'être attaqué comme rebelle par une armée envoyée contre lui, il fit appel aux barbares qui, depuis une vingtaine d'années, avaient passé des Gaules en Espagne. GENSERIC, qui commandait alors, accueillit avec empressement la chance que la fortune lui envoyait. A la tête de hordes s'élevant à 80 000 âmes, il franchit le détroit, et pris possession, (en 429 de Jésus-Christ), des trois Mauritanies, tingitane, césarienne, sitifienne. Bientôt éclairé sur les conséquences de sa trahison, Boniface voulut refouler les barbares en Espagne, mais il fut vaincu, repoussé dans Hippone (*Bône*) où il subit un siège de 14 mois, et enfin contraint à une paix qui assura à Genséric tout le pays depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux murs d'Hippone et de Constantine (en 435 de JC).**





Saint Augustin (354 à Thagaste)/430 à Hippone d'origine Berbère, il est l'un des principaux Père de l'église latine et l'un des 33 docteurs de l'église.

Quelques années plus tard, le barbare s'empara de toute l'Afrique proconsulaire et de Bysacène, en un mot, succéda au pouvoir des Romains. Et, maître assuré de ses conquêtes, il songea à compléter sa domination par une organisation régulière, dans laquelle il conserva beaucoup de rouages du mécanisme romain. S'occupant ensuite de créer une marine et d'étendre son pouvoir sur la Méditerranée, il s'élança de Carthage en Sicile, en Sardaigne et dans les Baléares, dévasta les côtes d'Italie et de la Grèce, rendit les deux empires ses tributaires, et revendiqua le titre de roi de la terre et de la mer. En 455, ses bandes saccagèrent Rome pendant 14 jours. La cour de Constantinople, après avoir tenté de vains efforts pour l'arrêter, fut réduite à s'humilier à son tour. Un traité conclu en 476 sanctionna toutes les conquêtes de Genséric, en le reconnaissant maître de tout le pays, depuis les frontières de la Cyrénaïque jusqu'à l'océan, avec les annexes de la Sardaigne, des Baléares, de la Corse et de la Sicile. Il mourut l'année suivante, emportant dans la tombe le secret de ce génie politique et militaire qui lui avait valu de si éclatants triomphes.

La force de l'empire Vandale décrut chaque année sous ses quatre premiers successeurs : Hunérik, Gunthamond, Thrasamond et Hildérik. Le dernier, élevé à la cour de Constantinople, y était devenu l'élève et l'ami de l'empereur Justinien, et en même temps un chrétien orthodoxe, tandis que ses prédécesseurs, ainsi que le peuple vandale, à l'exemple des tribus berbères, s'étaient jetés dans l'hérésie arienne et le schisme donatiste, causes incessantes de divisions et de troubles au sein de l'Afrique Septentrionale.



GELIMER (480/553)



BELISAIRE (500/565)

Gélimer que quelques exploits récents avaient signalé à l'estime de ses frères vandales, profita de la répulsion qu'inspiraient les croyances et les amitiés de Hildérik, pour le supplanter sur le trône. Son usurpation fournit à Justinien l'occasion d'envoyer Bélisaire à la conquête de l'Afrique.

Les succès du général grec furent rapides. Carthage désarmée ouvrit ses portes. Gélimer vint au-devant de son ennemi ; la lutte s'engagea à Tricameron (*Tunisie*). La fortune tourna contre les vandales. En trois mois la ruine complète de Gélimer et de son peuple était consommée. Tandis que le prince vandale s'enfuit dans les monts Pappua (*L'Edough près de Bône*), Bélisaire fit rentrer à son maître les iles de la Méditerranée et tout le territoire africain…
L'occupation de Césarée (*Cherchell*), de Septem (*Ceuta*) etc, se fit presque sans obstacles. Après avoir rétabli les fortifications de Carthage, rendues à l'Eglise catholique qu'avaient illustrées les Augustins, les Cyprien, les Tertullien, les Lactance, les privilèges et les richesses dont l'arianisme l'avait si longtemps dépouillée ; après avoir reconstitué l'administration sur ses bases anciennes, Bélisaire, emportant d'immenses trésors, emmenant Gélimer enchaîné avec de nombreux captifs, alla jouir à Constantinople d'un triomphe que la jalousie de ses ennemis prétendait en vain lui refuser (534 de JC). Les vandales avaient dominé pendant un siècle l'Afrique du Nord.



PERIODE BYZANTINE **: L'administration byzantine voulut rétablir de son mieux l'état politique et social, tel qu'il était avant la conquête vandale ; mais elle échoua dans son entreprise. Au milieu de tous ces mouvements confus, la soumission des indigènes était devenue chaque jour plus précaire, bien que leurs chefs se montrassent courtisans empressés et avides. D'ailleurs les administrateurs envoyés de Grèce manquèrent à la fois de conscience et d'habilité. A défaut des anciens registres d'impôts perdus, ils en créèrent de nouveaux plus onéreux. Les officiers revendiquèrent au nom de l'empereur, et en vertu de leur alliance avec les filles des Vandales, de grandes étendues de terres domaniales. De là sortit une grave révolte de l'armée qui faillit déposséder l'empire de ses récentes acquisitions. Pour mettre un terme à des réclamations chaque jour plus gênant, Salomon, successeur de Bélisaire dans le commandement de l'Afrique, exila toutes les femmes vandales ; et, pour compenser les pertes de population causées par cette émigration et par les ravages de la guerre, on fit à cette époque passer en Afrique de nombreuses colonies d'Italie et de Sicile.**

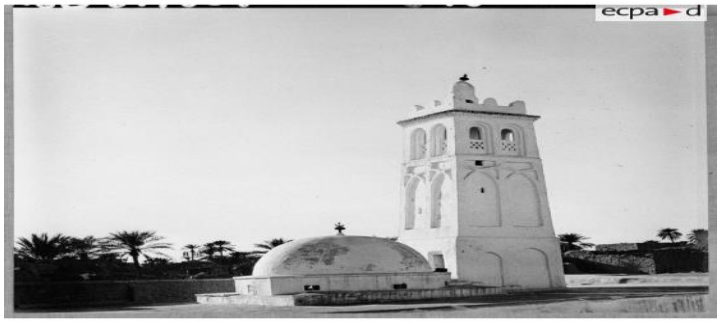
Salomon maintint pendant quelques temps dans l'obéissance les populations impatientes du joug étranger. Il pénétra dans les monts Aurès devenus le centre d'une résistance active, et s'y fortifia. De là, il avança vers Sétif au Nord-ouest, peut-être dans les Ziban au sud. En Numidie, le domaine réellement possédé par les byzantins n'allait guère au-delà de la première chaîne de l'Atlas ; sur le littoral, les villes de Césarée (*Cherchell*), de Tingis (*Tanger*) et de Septem (*Ceuta*) n'assuraient que très-imparfaitement la domination grecque hors de leurs enceintes.

Telle était la situation de l'Afrique gréco-latine lorsque le peuple arabe y apparut, le glaive dans une main, le Coran dans l'autre.



Période Arabe **: Dès le septième siècle de l'ère chrétienne, à la voix des successeurs de Mahomet, les Arabes s'étaient élancés à la conquête politique et religieuse du monde. A l'orient, la Syrie, la Perse, une partie de l'Inde subirent la loi des khalifes ; à l'occident, ils s'emparèrent d'abord de l'Egypte, et, après une courte halte sur la terre des Pharaons et des Ptolémée, tournant leurs regards vers le Maghreb, comme ils appelaient les pays du couchant, ils résolurent l'invasion du reste de l'Afrique. Outre l'enivrement de leurs premiers et rapides triomphes, tout les y invité : l'éloignement et les prétentions à l'indépendance des gouverneurs grecs, l'indiscipline des troupes, les ravages non encore réparés des Vandales, l'approche menaçante des Goths, les révoltes mal étouffées des indigènes, les dissensions religieuses où s'épuisaient les meilleurs esprits, la décadence générale de l'empire. La perspective d'immenses richesses à s'approprier exaltait le prosélytisme.**





OKBA (622 La Mecque)/683 Sidi Okba) et son Tombeau à Sidi-OKBA qui se trouve à environ 6 kilomètres au sud de Téhouda et à une vingtaine de kilomètres à l'est de Biskra,

La conquête de l'Afrique par les Arabes fut accomplie dans le cours de cinq expéditions qui portèrent progressivement le drapeau de l'Islam depuis l'Egypte, comme point de départ, jusqu'à l'océan atlantique. Mais c'est Okba qui conduisit la 4ème et 5ème expédition, que l'histoire a justement personnifié la conquête générale et définitive de l'Afrique par les Arabes, et particulièrement de la région qui deviendra la future Algérie.

De victoire en victoire il s'avança jusqu'au bord de l'océan atlantique, et, poussant son cheval jusqu'au poitrail dans les flots de la mer, il prit Dieu à témoin que la terre seule faisait défaut à son ardeur de conquérant et d'apôtre. Blessé à mort dans un combat contre les Berbères insoumis, il périt après 24 ans de campagnes en Afrique, laissant aux Khalifes, ses maîtres, un empire d'Occident. Son tombeau, que referme la mosquée du village qui lui doit son nom de Sidi-Okba, non loin de Biskra, est encore aujourd'hui profondément vénéré des Arabes.

Quarante ans suffirent à la conquête qui, commencée vers l'an 642, était accomplie en 680. Mais elle fut suivie de violentes réactions au sein du peuple indigène. La première révolte victorieusement reconnut pour le chef berbère Koceila ; dans une autre, s'illustra une femme, Kahéna, dite Doumiah, guerrière (*supposée juive*) des monts Aurès, qui fit reconnaître son pouvoir aux débris des Romains comme aux Berbères et battit en maintes rencontres les troupes musulmanes.

Défaite par l'émir Hacen, elle périt, après cinq années de règne, les armes à la main. Dès lors les vainqueurs purent consolider une domination contre laquelle protestèrent cependant en maintes rencontres divers défenseurs du peuple berbère, toujours intrépides, mais toujours refoulés par des forces supérieures.



KAHENA (675/703)

Pour secouer le joug de leurs maîtres les Berbères eurent recours, sans compter les armes, aux schismes politiques et aux hérésies religieuses, qui divisèrent de bonne heure l'empire des khalifes ; accueillant tous les aventuriers qui levaient, au nom de la dépendance d'Ali le drapeau de la protestation shiites, et tous les sectaires dont l'ambition se recouvrait du masque du Kharidjisme et de ses nombreuses variétés.

Ainsi s'élevaient des dynasties ou plutôt de grandes familles, qui acquéraient sur les peuples une autorité, tantôt vassale, tantôt indépendante, suivant leur force.

***Parmi ces dynasties :* nous citerons d'abord les IFRENIDES (790/1066), dont le père, Abou-Korra, se fit proclamer khalife à Tlemcen vers 765. Ses successeurs fondèrent, dans les siècles suivants, à Ifgan, au sud de cette ville, un premier Etat, et plus tard un second à Chala, près de Salé (*Maroc*), sur les bords de l'océan.**

Vers la même époque, les ROSTEMIDES (776/909) rebâtirent et repeuplèrent Tehort (*Tiaret* succédant à *Tekedempt*), qui fut longtemps la rivale de Tlemcen dans le Maghreb central.
Sans cette double manifestation l'élément Berbère ne s'appuyait que sur lui-même, tandis que, bientôt après, il tendit une main fraternelle à l'élément arabe dissident qui se groupa autour des IDRISSIDES (788/985) dans l'ouest, des AGHLABIDES (800/909) dans l'Est. Au 9ème siècle, l'anarchie, qui avait de nouveau envahi le Maghreb,

facilita le triomphe des FATIMIDES (900/972), dont le pouvoir s'étendit sur tout le Nord de l'Afrique : Unité violente et factice qui ne dura pas longtemps.

Leurs successeurs, les ZIRIDES (972/1152), ne purent se maintenir en dehors de l'Afrique propre (*Ifrikia*), à l'orient de la Numidie. Déjà leur tronc s'étaient détachés les HAMMADIDES (1014/1152), commandants de Bougie.

Au 11ème siècle, une plus grave et plus confuse anarchie envahit ce malheureux pays, tiraillé en tout sens par une multitude d'ambitions, de sectes et d'intérêts ; pour comble de malheur, une nouvelle invasion de hordes Arabes, appelées par la colère des FATIMIDES (908/972) d'Egypte, vint à la traverse semer en tous lieux la dévastation et la ruine : terrible calamité qui marqua le milieu du 11ème siècle.
Trois grandes tribus se mirent aussitôt en marche, et entrèrent au nombre d'un million d'hommes en Berbérie par les déserts de Barka (*Oman*). Le mouvement s'étendit de proche en proche, chaque nouveau flot d'émigration se mêlant au précédant et le poussant en avant. De cette époque date la véritable implantation de la race Arabe en Afrique. Dans ce débordement, le torrent arabe détruisit les villes, ravagea les campagnes, plongea dans une misère et une barbarie plus profondes que jamais une contrée qui portait encore de nombreux témoignages des civilisations antérieures.

Mais les violences des nouveaux venus rendaient inévitable une réaction berbère. La haine de l'ennemi commun favorisa l'élévation des ALMORAVIDES (1040/1147), dont l'étoile se leva sur les rives lointaines du Sénégal, et brilla bientôt d'un vif éclat sur l'horizon entier du Maghreb, depuis l'Océan et la Méditerranée jusqu'aux frontières de l'antique Numidie ; Ils débordèrent même sur l'Espagne.

Malgré l'éclat de leurs triomphes, leur gloire ne dura qu'un siècle (de 1050 à 1147), et s'éclipsa devant celle des ALMOHADES (1147/1212) qui grandirent, portés par les mêmes passions : le fanatisme religieux et l'amour de l'indépendance. Maîtres de Tlemcen, Oran, Miliana, Alger, Bougie, ceux-ci mirent fin à la dynastie des HAMMADIDES (1014/1152), et bientôt après, à celle des ZIRIDES (972/1148) de l'Ifrikia.

En Espagne ils recueillirent aussi l'héritage des ALMORAVIDES (1063/1102). L'esprit remuant des Africains ne put supporter la loi des ALMOHADES (1152/1247).
Dans l'Est un gouverneur nommés par eux se proclama indépendant et fonda la dynastie des HAFSIDES (1230/1574), qui régnèrent à Tunis.

A l'Ouest, les MERINIDES (1258/1465) devinrent souverains du Maroc. Au centre, les ABD-EL-OUADITES ou ZIANIDES (1235/1556), conquirent le royaume de Tlemcen : manifestation de la loi naturelle qui semble appeler la division du Maghreb en trois grands Etats. Chacune de ces dynasties, à travers bien des agitations, se maintint pendant 300 ans environ, et atteignit la première moitié du 16ème siècle.

A cette époque, qui ouvre le monde moderne, le Maghreb extrême, affaibli par de longues luttes contre les Portugais qui avaient pris pied sur les côtes de l'Océan, et plus encore par les révoltes des provinces contre l'autorité déclinante des Mérinides, reconnut, non sans lutte, une dynastie nouvelle, celle des Chrétiens venus du sud (*branche Saadienne*), inaugurée sous le patronage d'une généalogie complaisante qui la rattache à Mahomet. Eteinte une première fois, elle s'est reconstituée avec une étonnante facilité (*branche Hacenide*), et c'est elle qui de nos jours encore, personnifiée dans l'empereur ABD-AL-RAHMAN, règne dans le Gharb (Maroc) des musulmans, le Maroc des Chrétiens, double traduction du Maghreb des Arabes.

Quand au Maghreb central, les entreprises des Espagnols qui poursuivaient jusque sur les côtes de l'Afrique, les débris de la nation maure, après l'avoir violemment chassée de l'Espagne, attirèrent dans la Méditerranée deux fameux corsaires, les frères Barberousse qui accouraient au secours de l'islamisme. Alors finit la période Arabe, qui devrait, pour mieux rapprocher le nom de la réalité, s'appeler arabo-berbère.

Période Turque **: La brutale et violence expulsion des Maures de l'Espagne où ils avaient pendant 8 siècles, développé le génie des arts, des sciences, des lettres, tout en donnant l'exemple d'une libérale tolérance envers la religion des vaincus, fut une grande faute politique. Elle renforça la piraterie sur la Méditerranée. Cent mille familles, chassées de leurs foyers, jetées à la mer, refoulées en Afrique, respirèrent une vengeance que la conscience humaine ne saurait condamner qu'au nom de la fraternité chrétienne, méconnue en cette circonstance par les chrétiens eux-mêmes. La solidarité de toutes les nations musulmanes, le goût des aventures, l'espoir du pillage et de la gloire attirèrent sur les côtes de l'Afrique les frères Barberousse, Aroudj et Khaïr-ed-Din, nés à Mételin (*Lesbos en Grèce*) et sujets Turcs.**

Ils prirent Djidjelli sur les Génois, et en firent la base de leurs opérations dans la Méditerranée. Appelé au secours d'Alger par le chef indigène que menaçaient les Espagnols, campés sur l'ilot voisin où s'élève aujourd'hui le phare, Aroudj entra dans la ville, fit périr par trahison le chef qui l'avait appelé et s'imposa aux locaux comme leur maître (1516).



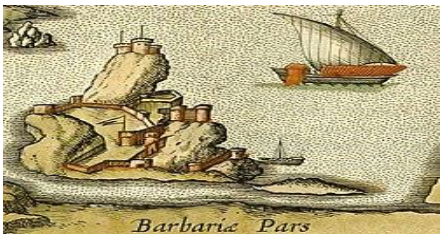


Khaïr-ed-Din (1476 à Lesbos)/1546 à Constantinople) **Aroudj Barberousse (1474 à Lesbos)/1518 Tlemcen)**

Autour de lui accoururent tous les forbans de la Méditerranée, toutes les victimes du fanatisme espagnol, à qui la colère inspirait le courage de la lutte. Son frère vint le rejoindre, et tous les deux ils commencèrent une suite d'expéditions sur mer et sur terre, dont les succès consolidèrent leur pouvoir. Dans une campagne contre Tlemcen, Aroudj, poursuivit par les espagnols, périt sur les bords du Rio-Salado (Tlemcen - Oranie) en 1518. Khaïr-ed-Din lui succéda.

Peu de temps après son avènement, une armée espagnole, commandée par Hugo de Moncade, débarqua devant Alger : elle fut détruite par la tempête plus encore que par le fer et le feu de l'ennemi. Khaïr-ed-Din, pour mieux assurer sa conquête, la mit sous la protection du Sultan de Constantinople, et c'est ainsi que la souveraineté des Turcs plana pendant trois siècles sur un Etat, qui, de cette condition vassale, prit le nom de Régence d'Alger. Il songea alors à étendre son royaume à l'intérieur et à multiplier ses courses sur mer, double source de puissance et de richesse. Il chassa les Espagnols du Peñon d'Alger, fit raser le fort, et réunissant l'îlot à la ville par une jetée qui porte encore aujourd'hui son nom. Il commença la destinée maritime de la célèbre capitale des corsaires. Ce fut sous son règne, mais pendant un voyage qu'il avait fait à Constantinople pour recevoir le titre et les insignes de capitan-pacha ou grand amiral, qu'eut lieu la fameuse expédition dirigée par Charles-Quint en personne, contre Alger, en 1541.





Le Peñon d'Alger

Le départ tardif de l'escadre, la tempête qui l'assaillit, le désordre qui suivit le débarquement, l'énergique défense des Turcs, convertirent en effroyable désastre une entreprise dont toute la chrétienté attendait un éclatant triomphe. Le pouvoir de Hassan, que Khaïr-ed-Din avait laissé pour son lieutenant, en fut raffermi, et sa domination s'étendit avec autorité dans l'intérieur depuis Constantine jusqu'à Tlemcen. Quelques villes du littorale restaient seules encore au pouvoir des chrétiens, et passèrent alternativement, suivant la chance des combats, des mains des Espagnols à celles de Turcs. Oran seul resta aux premiers, malgré quelques intermittences d'occupation (1708 à 1732), jusqu'en 1792.

Après l'éviction des Espagnols, les pirates vont écumer la Méditerranée avec leurs galères, pillant les côtes et les navires de rencontre. L'objectif est la prise d'un maximum de butin. Il s'agit essentiellement de prisonniers, hommes, femmes et enfants, que l'on libère contre rançon s'ils sont riches ou que l'on vend comme esclaves sur les marchés d'Orient.

C'est par dizaines de milliers que se comptent les malheureux paysans, voyageurs ou marins enlevés à leur famille, condamnés à la mort lente et aux travaux forcés, au harem s'il s'agit de femmes.





Les Barbaresques capturent les navires marchands et soumettent en esclavage ou rançonnent les équipages. Entre un million et 1 250 000 Européens, soumis en esclavage (850 000 pour la période de 1580-1680) ont été capturés par ces pirates ou corsaires de 1530 à 1780.
Citons des célébrités prises en otages par les barbaresques comme Saint Vincent de Paul, embarqué sur un bateau allant de Marseille à Narbonne, devint leur captif avec les autres passagers, qu'ils ne libérèrent que contre une forte rançon en 1605. Tout comme Miguel de Cervantes en 1575 et Jean-François Regnard en 1678.


Vincent de Paul (1581/1660)


Miguel de Cervantes (1547/1616)


REGNARD. J. François (1655/1709)

Le Dey d'Alger disposait d'abris en Corse (d'où la bataille de Girolata) et faisait tellement de razzias dans l'île que de nombreux hommes corses finirent captifs dans la chiourme turque à ramer sur les galères ottomanes. La piraterie barbaresque resta cependant moins systématique que l'organisation de mise en esclavage par les Ottomans en Europe centrale et de l'Est (principalement dans les Balkans) ; lesquels ottomans mirent en esclavage un garçonnet chrétien sur dix depuis leurs colonies européennes, pour en faire un soldat-esclave à leur service, selon la loi du « devchirmé » (Soit un demi million d'enfants chrétiens entre les 14e et 17e siècles) ; sans compter leurs "otages" chrétiens (dont Vlad lll l'empaleur, plus connu par le personnage de Dracula).

Alger, pour se protéger des représailles, avait concentré un potentiel de défense dont le fameux canon Baba-Merzoug.



1683 : Captifs chrétiens massacrés par les obus du fameux canon (''Baba Merzoug'' de nos jours à Brest).

Le supplice du canon fut instauré par le Dey Mezzo-Morte, lors du bombardement de Duquesne en 1683. Mais le souvenir des Français, qui l'ont surnommé « *La Consulaire* », est attaché aux exécutions de nos consuls : Jean Le-Vacher en 1683 en représailles à l'attaque perpétrée par l'amiral Duquesne. Il aurait dû jouer le même rôle pour le consul André Piolle le 29 juin 1688, mais celui-ci fut battu à mort auparavant, et fut remplacé par 42 chrétiens. D'autres prisonniers subirent le même sort en représailles à l'attaque perpétrée par le maréchal Jean d'Estrées en 1688. En plus furent exécutés le Vicaire apostolique Michel Montmasson et les frères coadjuteurs Francillon et Leclerc. Nous relevons aussi les mêmes supplices de M. de la Croisière de Matheux et de trois autres capitaines. Il y eut aussi cinq apostats qui renièrent leur foi et leur patrie apostasiées, se firent Juifs les Turcs n'ayant pas voulu les recevoir comme Musulmans.

« Les trois siècles turcs qui s'ouvrent n'ont rien de notable dans l'histoire de l'Algérie. Point de civilisation marquante. Point d'œuvres d'art vraiment significatives. Point d'événements historiques lourds de lendemain. A l'ouest, le Maroc forge son unité, engendre une monarchie et se crée une personnalité. A un degré moindre, il en est de même à l'Est, en Tunisie. Le Maghreb central vit sans horizon ». L'Algérie des Turcs est une terre de tribus. On en décomptera 316 après l'arrivée des Français. Ces tribus, par leur proximité ou leur éloignement, sont soumises ou plus ou moins indépendantes. Une partie du pays assujetti paie l'impôt, l'autre, livrée à elle-même, vit en autarcie tribale. On comprend mieux la faiblesse de la résistante turque en 1830, qui ne pourra opposer le front d'un Etat organisé.

« Le Grand Turc règne officiellement sur la contrée. C'est dire que le pays est dans la mouvance du sultan ottoman de Constantinople. Est-il province, colonie ou protectorat ? La domination turque est complexe. Le pouvoir central déjà n'est point une donnée simple. L'agent officiel et effectif de la Porte est le beylerbey qui, en 1671, prendra le titre de dey. Gouverneur primitivement désigné à vie, puis pour trois ans par Constantinople, il deviendra l'homme d'une faction. Deux puissances en effet se disputent Alger la prééminence : les Janissaires de l'Odjaq et les corsaires.

« Les premiers sont des Turcs, du moins dans leur ensemble. « *Bœufs d'Anatolie* », comme les désignent par raillerie leurs adversaires, ils ont l'humeur difficile. Renverser les marmites, c'est-à-dire se révolter, fait partie de leurs traditions. Milice officielle, ils ont mission de représenter l'Etat et en particulier de faire assurer le paiement de l'impôt.
« Les Seconds, les corsaires, sont dans leur grande majorité des renégats des rivages méditerranéens (Calabre, Sicile, Corse, îles grecques) qui trouvent leur profit dans cette vie aventureuse. La corporation des capitaines corsaires s'oppose à la caste militaire de l'Odjaq qui entend bien patronner l'Etat. Cette rivalité s'achève le plus souvent dans les révolutions de palais et l'assassinat. En 1732, six deys nouvellement nommés périssent le même jour…

« Ce pays, où l'ordre ne règne pas de façon absolue, est donc morcelé, divisé. Des confréries religieuses se développent, des féodaux se sont taillés des fiefs surtout dans le Constantinois, le nomadisme s'étend avec ce qu'il implique d'insoumission, les Kabyles se gouvernent entre eux. Il y aura même une révolte en petite Kabylie en 1824. L'occupant ne peut être regardé comme admis » : (Source : Pierre Montagnon ''*La Guerre d'Algérie*)

Les beyliks de la régence d'Alger sont des provinces administrées par des beys en tant que vassaux d'Alger. Le système est mis en place au 16ème siècle jusqu'en 1837, durant la conquête de l'Algérie par la France par la prise de Constantine. Le bey exerce son autorité sur une administration locale (un makhzen provincial) et de manière plus ou moins lâche sur des tribus et des seigneuries locales.

Les beyliks de la régence d'Alger sont au nombre de trois (auquel s'adjoint divers provinces dont celle du M'Zab par exemple dont l'administration selon les époques relevées le plus souvent du Beylik de l'Est)
.Le beylik de l'Ouest en arabe : bâylik al-garb, province du Couchant, avec pour première capitale Mazouna, puis Mascara en 1710 et Oran en 1792 ;
.Le beylik du Titteri en arabe : bâylik at-Tîtrî au centre, dont Médéa est la capitale ;
.Le beylik de l'Est en arabe : bâylik as-chark, ou province du levant, dont Constantine est la capitale.

Les beyliks sont administrés par des beys nommés par le dey d'Alger. La région d'Alger (Alger, la Mitidja et la basse Kabylie), appelée Dar Es-Soltane (« *Domaine du Sultan* ») est directement administrée par le dey d'Alger en théorie, mais est dans les faits dirigé par son Aga, chef de l'armée et second ministre du dey.



Le système turc : **- Auteur : M. Marcel EMERIT -**

« En Algérie, on ferait fausse route si l'on croyait à une succession de régimes sociaux déterminés par des modifications économiques depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. L'influence de puissantes familles arabes a toujours était primordiale, et cependant il est difficile, tant à l'époque turque qu'à l'époque française, de parler de régime féodal.

« Quant au capitalisme moderne, étant donné le faible développement industriel, il n'a pas les caractères qu'on lui trouve dans les pays d'Europe.

« A la campagne, on peut distinguer des classes sociales : grands propriétaires de biens fonciers individuels ou familiaux ; fellahs des propriétés collectives, khamès, c'est-à-dire métayers qui ne gardent pour eux que le cinquième de la récolte ; ouvriers agricoles temporaires ou permanents (ces derniers sont très peu nombreux au temps des Turcs) ; esclaves noirs pour le service domestique dans les familles riches, jusqu'à l'abolition de l'esclavage sous la seconde République Française.

« Dans les villes, il y a des bourgeois et des artisans groupés (jusqu'à l'époque Française) en corporations selon le métier ou l'origine ethnique (juifs, biskris, mozabites, etc.). Mais on constate que, dans la campagne, le régime de la propriété collective des tribus empêche la constitution de classes sociales conscientes de leurs intérêts, et que,

dans les villes, la division du travail est trop peu marquée pour engendrer un capitalisme et un véritable prolétariat.

« Dans l'ensemble, la structure sociale de l'Algérie est plutôt constituée par des groupes privilégiés ou ordinaires (*raïas*) plutôt que par des classes sociales : tribus maghzen à l'époque turque, chargée de lever l'impôt et de surveiller les tribus raïas, les colons européens à l'époque française, sont les soutiens du régime politique et défendent leurs privilèges contre toute tentative de refonte du système de domination. Si on se place à ce point de vue, il n'y a pas de contraste entre le régime turc et le régime français : ce dernier continue dans une certaine mesure le système des tribus privilégiées et de gouvernement par l'aristocratie militaire ou religieuse jusqu'à l'occupation de la totalité de pays et la fixation d'importants groupes européens constituant dans les régions fertiles une puissante armature de nature politique et économique.

« Pendant trois siècles, les Turcs ont gouverné l'Algérie. Ils ont formé une classe dominante à la tête de laquelle se trouvaient les janissaires, recrutés dans l'Empire ottoman, et quelques renégats, secondés par des métis de Turcs et d'Arabes, les Kouloughlis….

« Ont est étonné de constater le petit nombre de ces dominateurs. Ils semblent n'avoir jamais dépassé une vingtaine de milliers d'hommes. Si, en temps de guerre, on pouvait mobiliser 10 à 12 000 soldats turcs ou Kouloughlis, en temps de paix les garnisons étaient squelettiques. Bien des témoignages et le spectacle de la révolution qui fut, dans l'intérieur, la conséquence immédiate du débarquement français, nous indiquent que la domination turque était détestée. Et cependant la faiblesse numérique des dominateurs prouve que leur pouvoir était ordinaire accepté sans opposition grave (sauf dans certaines régions montagneuses) par l'ensemble de la population arabe de l'Algérie.

« Les turcs avaient la même religion que les autochtones (le rite maliquisme est un peu différent) et ils n'étaient pas tracassiers à condition que l'impôt fut régulièrement versé. Ils étaient perfides et féroces en cas de résistance, mais ils avaient rarement l'occasion d'exercer directement leur fureur.

« Les Arabes, très divisés, comprenaient que l'ordre ne pouvait se maintenir dans la Régence d'Alger que par l'arbitrage de ces rudes musulmans, qui parlaient une langue étrangère et ne cherchaient pas à accaparer les terres ou à coloniser le pays.

« Un Turc était un soldat orgueilleux, qui vivait de sa solde et ne se mêlait pas aux détails de l'administration. Le dey laissait même une indépendance complète aux régions qui auraient été difficiles à conquérir : Kabylies et territoires sahariens. Le régime avait un principe pour bien régner savoir diviser !
« C'était à la fois une armée, une garde prétorienne et un instrument de répression. Les janissaires étaient recrutés en Anatolie, mais débarqués à Alger, ils se considéraient comme de « grands et illustres seigneurs »..

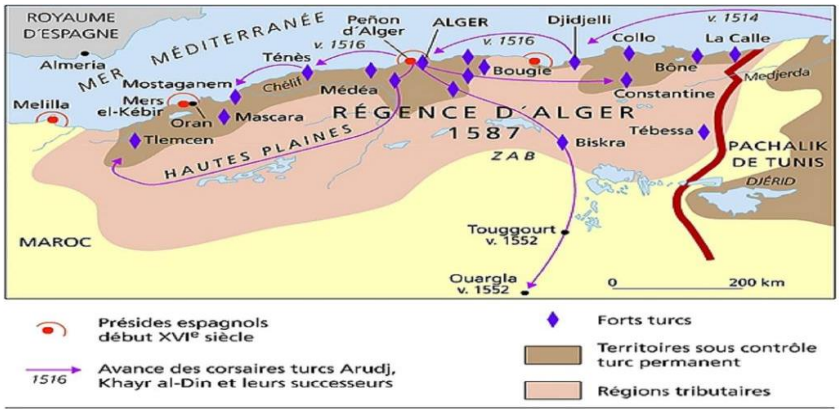
« Les Janissaires turcs : Conformément à la loi islamique, les non-musulmans devaient être écartés de l'armée et de l'administration ottomane, mais cette règle fut contournée d'une certaine manière, notamment en Albanie par la pratique originale du *devchirmé* (en turc ottoman: *devşirm,* du verbe *devşirmek* signifiant «ramasser» ou «récolter») au sens de «recrutement» ou de «levée», ce qui évoque une opération régulière de masse. En réalité, il s'agissait bel et bien d'«enlèvements» ou de «rapts».

« Les Ottomans avaient en effet pris l'habitude, par l'entremise des janissaires, un corps d'élite spécialement formé à cet effet, d'enlever de jeunes adolescents chrétiens à leur famille, généralement âgés entre sept et vingt ans, de préférence entre quatorze et dix-huit ans. Un *devchirmé* devait être en bonne santé, de taille et de corpulence moyennes. Une autre règle importante prévoyait que les enfants ne devaient pas parler le turc.
Au 15ème siècle, les «ramassages» ou les «récoltes» avaient lieu tous les trois ou sept ans, selon les besoins, mais chaque «levée» touchait généralement quelque 3000 jeunes garçons, rarement des filles. Entre le 14ème et le 17ème siècle, plus de 200 000 enfants chrétiens (des Albanais, des Serbes, des Grecs, des Bulgares, des Croates et des Hongrois) furent pris par les Ottomans en guise d'«impôt du sang ».

« En 1587, les provinces ont été divisées en trois, qui ont été établies là où les États modernes de l'Algérie, la Libye et la Tunisie, ont émergé. Chacune de ces provinces était dirigée par un pacha, envoyé de Constantinople, pour un mandat de trois ans. La division du Maghreb a lancé le processus qui a finalement conduit des janissaires à régner sur la province. A partir de la fin du 16ème siècle, les élites d'Alger ont choisi de mettre l'accent sur leur identité turque et nourrir leur culture turque au point que cela est devenu une idéologie. En agissant de la sorte, la province algérienne a pris un chemin différent de celui de ses provinces voisines, où des élites locales vont aussi émerger. Le but de nourrir l'élite de l'identité turque était double : il permit de limiter le nombre des privilégiés (*ocakbaşı* : « ceux des foyers ») tout en démontrant leur loyauté envers le Sultan. Au 18ème siècle, il y avait 15 000 janissaires concentrés dans la seule ville d'Alger. La ville était très bien gardée, car elle permettait aux Ottomans d'exercer le contrôle direct de la Méditerranée occidentale.

« La province d'Alger avait une organisation particulière. Les Turcs y avaient organisé une administration directe, dont le chef était l'Aga des Arabes. Ils avaient de petites garnisons dans les cinq villes de cette région : Alger, Blida, Coléa, Cherchell et Dellys. Leurs moyens de défense étaient disposés le long de la côte : la place d'Alger et les forts voisins protégeaient le pays contre les attaques venues de la mer ; mais à l'intérieur, il n'y avait qu'une petite redoute, à Douéra.

« Le territoire était partagé en 11 divisions administratives, appelées Outhans, chacun sous le commandement d'un Caïd turc et comprenant des subdivisions confiées à des Cheiks servant d'intermédiaire entre les cheiks ordinaires et le caïd. Il n'y avait donc pas de tribus à proprement parler dans ce territoire, suffisamment surveillé par de grands personnages turcs, résidant ordinaire à Alger et propriétaires de haouchs, vastes domaines bien exploités, tandis que le reste de la population de la Mitidja et du Sahel cultivait, suivant un système de propriété indivise , les terres des « Djemmâa ».

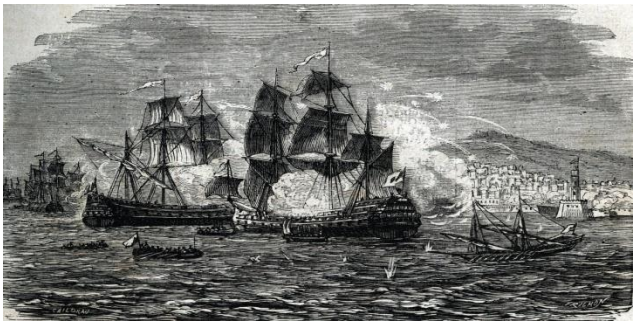


Tout le reste de la Régence s'inclina sous le sabre des pachas d'Alger, pendant le cours du 16ème siècle. Au 17ème siècle, le pouvoir suprême fut partagé entre les Pachas et les Deys. Au 18ème siècle les Deys régnèrent seuls. Pendant cette longue période l'histoire de la Régence présente une succession monotone de révoltes, de trahisons, de violences, de courses en mer, parmi lesquelles viennent seules jeter quelque diversion les entreprises des puissances chrétiennes, pour refouler vers l'Orient leurs redoutables ennemis.

La France brilla de bonne heure au premier rang dans ces attaques. Sur la fin du règne de Louis Xlll, une première expédition, commandée par l'amiral De-Beaulieu, resta sans résultat. Sous Louis XIV, le duc de Beaufort fit éprouver d'abord, en 1663, des pertes graves aux corsaires ; l'année suivante, il débarqua heureusement à Djidjelli, et occupa la ville sans beaucoup de résistance ; mais la garnison qu'il y laissa, affaiblie par des divisions, ne put s'y maintenir.



Duquesne Abraham (1610/1688)



Bombardement d'Alger en Août 1682

En 1682, Duquesne dirigea une nouvelle attaque contre Alger même, pour châtier des incursions sur les côtes de Provence : La moitié de la ville fut détruite par les bombes que lança la flotte française. Les mauvais temps de l'équinoxe de septembre ne permirent pas à l'amiral français de pousser jusqu'au bout son succès. Quatre années après, Estrée et Tourville purent conduire contre Alger une nouvelle expédition qui jeta dix mille bombes dans la capitale des corsaires sans mettre encore un terme à des pirateries toujours renaissantes.

D'autres puissances européennes ne furent pas plus heureuses. La plus importante de leurs entreprises fut celle que l'Espagne confia au général O'Reilly en 1775 : malgré la réunion de forces très-imposantes, elle échoua complètement et l'armée espagnole dut se rembarquer frappée d'un désastre qui rappela celui de Charles-Quint.

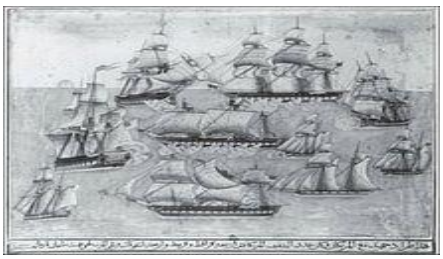
En 1793, les guerres issues de la Révolution française entre la Grande-Bretagne et la France débutent, et une trêve est négociée entre le Portugal et Alger. Cela met fin au blocus du Portugal sur le détroit de Gibraltar, ce qui permet aux pirates barbaresques d'agir aussi en Atlantique. Rapidement, les pirates s'en prennent à la marine américaine

et capturent 11 navires marchands et plus d'une centaine de marins. Ils confisquent leurs cargaisons, asservissent leurs équipages et exigent une rançon pour leur libération.
Lorsque Thomas Jefferson devient président des Etats-Unis, il refuse de payer le tribut et envoie une flotte en Méditerranée le 10 mai 1801. Cette dernière bombarde différentes villes fortifiées des États barbaresques et arrache finalement des concessions équitables de passage à ces États.

Pendant la Guerre Anglo-américaine de 1812, les États barbaresques profitent de la faiblesse de la Marine des Etats-Unis pour capturer à nouveau les navires marchands américains et leurs marins. Après la signature du traité de Gand, les États-Unis veulent mettre fin à la piraterie en Méditerranée, qui s'attaque à leurs navires depuis deux décennies. Le 3 mars 1815, l'administration du président James Madison entreprend une action militaire contre les villes servant de bases aux pirates des actuelles Libye, Tunisie et Algérie. Ce qui marque le début de la seconde guerre barbaresque. Deux puissantes escadres sont constituées sous le commandement des commodores Stephen Decatur et William Bainbridg. La flotte qui fait route vers la mer Méditerranée comprend plusieurs frégates. Le 17 juin 1815, après le départ de Gibraltar, en route vers Alger, l'escadre de Decatur rencontre le vaisseau-amiral algérien le Mashouda et lors de la bataille qui s'ensuit, la bataille du cap Gata, la flotte capture la frégate algérienne alors que Hamidou ben Ali est tué dans l'affrontement. Peu de temps après, l'escadre américaine capture aussi le brick algérien Estedio lors de la bataille du cap Palos. Le 28 juin, l'escadre américaine atteint Alger et contraint le Dey à négocier la paix. Les Américains obtiennent la libération de leurs prisonniers et le droit de naviguer et commercer en Méditerranée en toute liberté.



Raïs Hamidou ben Ali (1770 Alger/1815 à Cabo de Gata en Espagne)



Le Meshuda, encerclé lors de la bataille du cap Gata bataille par une escadre américaine (1815)

Après un si grand nombre de démonstrations impuissantes, Alger semblait justifier plus que jamais son titre de *bien-gardée*. L'orgueil de ses deys, accru par cette longue suite de défenses victorieuses, fut pourtant durement humilié par l'expédition de lord Exmouth, en 1816. Menacé à la fois par la flotte anglaise et par la révolte de ses sujets, le dey Omar dut souscrire aux conditions que lui imposait l'amiral anglais, et qui stipulaient l'abolition absolue de l'esclavage chrétiens, et la délivrance sans rançon des captifs de toutes les nations européennes. Mais le drapeau de l'Islam continua à flotter sur la casbah d'Alger, d'où il était réservé aux Français de l'arracher, en 1830.



Bombardement d'Alger en 1816



Lord Exmouth et le Dey d'Alger

Le principe fondamental du gouvernement politique, fondé par Barberousse, était la concentration entre les mains des Turcs, de tous les pouvoirs militaires, surtout dans les villes, et l'exclusion absolue des indigènes de toute participation à l'autorité. Les Kouloughlis, issus de leur alliance avec les Mauresques, étaient même tenus en sévère suspicion. La milice se recrutait en Orient des éléments les plus hétérogènes, parmi lesquels l'élément turc d'origine pouvait se trouver en minorité. Plus d'une fois des renégats chrétiens, incorporés dans la milice, ont été portés à la tête de l'Odjak.

Les revenus des deys provenaient des tributs prélevés sur leurs sujets, des prises opérées par leurs bâtiments sur les navires chrétiens, et quelquefois d'incursions soudaines sur les côtes d'Espagne, d'Italie, de Sicile, de France même, où leur nom réveille encore des souvenirs de terreur.

Pour maintenir leur autorité sur les populations de l'intérieur, il suffisait aux Turcs d'une force armée de douze à quinze mille hommes, grâce à l'habileté qu'ils avaient eue de se donner pour auxiliaires, sous le nom de Maghzen, des tribus indigènes qui percevaient l'impôt et faisaient la police, à la condition d'entrer en partage des dépouilles.

Pour préserver de toute insulte leurs navires, les puissances de l'Europe payaient aux maîtres d'Alger, divers tributs qu'un document, publié en 1830, évaluait ainsi qu'il suit :

DEUX-SICILES : tribut = 128,400 francs, en présents 107 000 – Total : 235 400 francs,
TOSCANE : en présents = 132 750 francs,
SARDAIGNE : 120 000 francs par changement de Consul, c'est-à-dire à peu près de trois en trois ans : 40 000 francs
PORTUGAL : comme les deux Siciles : 235 400 francs,
ESPAGNE : 150 000 francs par changement de consul, soit par an : 50 000 francs,
ANGLETERRE : par an = 15 120 francs,
HOLLANDE : par an = 40 000 francs,
HANOVRE et BREME : par an = 15 120 francs,
SUEDE et DANEMARK : en munitions, etc… 21 400 francs ; à la rénovation décennale des traités 53 500 francs (soit par an = 27 750 francs,
ETATS-UNIS : par an = 15 120 francs,
Total des tributs chrétiens = 806 660 francs.

Ainsi la France seule, avec Rome et l'Autriche, ne payaient rien ; toutefois elles donnaient des régals, présents personnels au dey et à ses principaux fonctionnaires, qui déguisaient à peine un hommage politique à la puissance Barbaresque.

Il était donné à la France de mettre fin à ces humiliations en 1830.



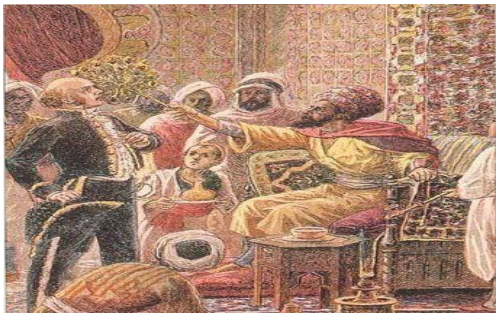


Les Français **: La pêche du corail avait conduit les Français dans la Régence d'Alger dès le 16ème siècle. En 1551, une nef marseillaise, montée par un patron corse, se mêlait aux corailleurs génois. Dix ans plus tard, en 1561, deux négociants de Marseille, Thomas Linches et Carlin Didier, agissant en vertu d'une convention avec les tribus indigènes et d'un privilège de Soliman ll, formèrent dans une anse, entre Bône et La-Calle, un établissement qu'ils appelèrent ''*Bastion de France*'', un des premiers jalons de la tradition française dans l'Afrique du Nord.**

Ils se ruinèrent dans cette entreprise ; mais comme le corail de ces côtes était très supérieur à celui des mers d'Italie, une autre compagnie française leur succéda, et étendit les opérations de cette pêche, en fondant successivement des comptoirs au cap Roux, à Bône, Collo, Djidjelli et Bougie : en 1594, le siège des opérations fut transporté à La-Calle. La pêche du corail fut définitivement acquise aux Français par le traité du 20 mai 1604, préparé à Alger par Savary de Brèves, et conclu à Constantinople avec Amurat lll.

Pendant les 16ème et 17ème siècles, diverses compagnies développèrent le commerce des produits du pays par l'échange avec les marchandises européennes, et familiarisèrent les populations du littoral avec le nom et les mœurs des Français. De là naquirent des intérêts considérables de négoce dont la protection entra dans la mission donnée aux consuls que la cour de France entretenait à Alger dans des vues principalement politiques.

Ce fut l'offense commise envers l'un de ces consuls, M. Deval, par le Dey Hussein, qui détermina l'expédition d'Alger… nous connaissons la suite !



SYNTHESE réalisée grâce aux Auteurs précités et aux Sites ci-dessous :

https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k77453s.pdf
https://www.cdha.fr/ledito-de-lecho-de-loranie-la-piraterie-barbaresque
https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1983_num_35_1_1986
https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1966_num_21_1_421348
https://www.axl.cefan.ulaval.ca/afrique/berberes_Afrique.htm
https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57894551/f17.item
https://www.cdha.fr/ledito-de-lecho-de-loranie-la-piraterie-barbaresque
https://fr.wikipedia.org/wiki/Idrissides
https://tenes.info/nostalgie/CONSTANRUES/Constantine_la_statue_de_Constantin_devant_la_gare
http://vieilalger.free.fr/page135aaa.html
https://etudescoloniales.canalblog.com/archives/2023/11/23/40118751.html
https://fr.le360.ma/blog/la-chronique-de-bernard-lugan/quand-lalgerie-etait-une-colonie-turque-243130/

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude ROSSO [jeanclaude.rosso3@gmail.com]